

Des internets : vers une psychopathologie de la vie numérique

Quentin Dumoulin

Que nous est-il donné de dire sur les nouvelles technologies, le numérique ? C'est l'exercice de ce travail, qui voudrait d'abord témoigner de ce qu'il est donné d'entendre. Véritable révolution, progrès prometteur, disruption mystique, certains auteurs militent pour préserver l'espoir d'un salut cybernétique. D'autres en revanche multiplient les incriminations et décrivent la pente morbide sur laquelle nous pousseront les écrans. Selon une méta-analyse Hongkongaise, si la dite addiction à internet (comprendons, les symptômes liés au numérique) est devenue une problématique d'envergure mondiale – depuis l'insertion d'un item I.A. (*Internet addiction*) à la longue liste des troubles présents dans le *D.S.M.-5* – la proportion de la population concernée demeure extrêmement fluctuante en fonction des régions du globe¹ (concernant plus d'un dixième de la population moyen-orientale, pour moins de 3% de la population d'Europe de l'ouest).

De ceux pour qui il n'est resté que chatouilles, jusqu'aux grands brûlés à son lance-flamme, Internet ne peut laisser personne indifférent – ne serait-ce parce qu'il vous réclame d'être évalué incessamment. Pour résumer cependant le débat à l'appui du livre *Sympa* d'Alain Schiffres, on se dit qu'Internet est en fait « la meilleure et la pire des choses ». Une bonne illustration du propre de la débilité, c'est-à-dire de la faiblesse², qui serait de se laisser flotter entre deux discours³. Une chose est sûre, on ne sort pas de la débilité par la synthèse, sainte-aise, des critiques médiatiques de leur nouveau support. Les critiques d'Internet sont avant tout sur le web, et les électro-hyper-sensibles ont eux aussi un site en ligne. Internet est un lieu de discours multiples, on n'y flotte pas, on y surfe. Voilà pourquoi serait-il plus judicieux d'imiter G.W. Bush et de parler – non pas d'Internet avec un grand I – mais, des internets – avec un petit i et un s à la fin pour marquer là le pluriel.

L'option clinique et sa démarche nous rappelle à l'heuristique du témoignage. Commençons donc par cette proposition, peut-être moins savante et plus naïve,

¹ Cheng, C., & Li, A. Y. (2014). Internet Addiction Prevalence and Quality of (Real) Life: A Meta-Analysis of 31 Nations Across Seven World Regions. *Cyberpsychology, Behavior, and Social Networking*, 17(12), 755–760.

² Dict. du CNRTL

³ Lacan, J. *Séminaire XIX* « ... Ou pire » Leçon du 15 mars 1972

proposition qui voudrait écouter les utilisateurs parler de la chatouille comme du lance-flamme, plutôt que de trancher pour savoir si internet relève de la peste ou du salut.

Comment se comporte l'être qui ne peut pas s'empêcher de parler – même quand il essaie juste de se comporter – comment se comporte l'être parlant donc, avec ces nouvelles machines ? Qu'en disent-ils, eux ? Le postulat sur lequel s'appuiera ce court développement c'est qu'il apparaît⁴ que ces nouvelles technologies proposent de nouvelles façons de s'appareiller à notre corps [écouteurs, google glass, applications « santé », occulus rift, « portable(s) », baladeur, le paradigme de cet habillage numérique du corps serait le marché du vêtement connecté (montres, t-shirt, chaussures, etc.)].

Il s'agira d'argumenter que ces nouvelles propositions de la technique vérifient encore les thèses freudiennes, voire même les éclaire d'un jour nouveau, et donnent à entendre différemment la structure de l'inconscient – elles donnent à entendre un autre son de clocherie, de « la meilleure et de la pire des choses » que recouvre donc Internet.

Prenons-le au pied de la lettre, et remontons les questions qui ont mené à ce constat. La meilleure et la pire des choses, comme ça, ça n'a aucune heuristique. Cependant, si c'est si présent dans le discours, c'est bien que ça vient de quelque part. La meilleure et la pire des choses, c'est un autre nom du *pharmakon*. Le terme grec désigne tout aussi bien le poison que le remède. À la façon d'ailleurs dont le fait encore le mot anglais *drugs* qui renvoie aussi bien à nos médicaments qu'aux stupéfiants, regroupant ainsi nos pharmacopées, préparations chimiques, toujours entre cuisine et dépendance.

La meilleure et la pire des choses qu'en dirait la psychanalyse ? Le concept de jouissance, dont le champ désignait pour Lacan l'espace de son enseignement, met particulièrement en avant, cette double face du symptôme. L'enseignement de Lacan invite à apposer nécessairement au principe de plaisir, son corrélat de la pulsion de mort⁵, relisant là Freud qui s'en était orienté, notamment par la Réaction Thérapeutique Négative et les névroses de guerre où il avait postulé un au-delà à son principe de plaisir⁶. Gageons que Lacan en fit la démonstration.

Si les internets sont nouveaux, la meilleure et la pire des Choses est, elle, très ancienne. Archaïque diraient peut-être les freudiens. La Chose, *das Ding*, meilleure et

⁴ (B. Stiegler, M. Serres, S. Vial voire S. Tisseron)

⁵ Lacan, J. *Le séminaire VII l'éthique de la psychanalyse*.

⁶ Freud, S., Pestre, E., Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (2010). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris: Payot & Rivages.

pire, donc, se donne à voir dans les mythologies qui ont traversé les époques et les civilisations.

À commencer par le duo grec Épiméthée et Prométhée, le prévoyant qui alla dérober le feu parce que son frère – qui, lui, réfléchit après coup (Épiméthée) – avait distribué toutes les qualités aux animaux en oubliant celui qui parlait. *Tu causes, tu causes, c'est tout c'que tu sais faire*⁷. Heureusement, on lui donna le feu en compensation du dénuement dont il pouvait – en plus ! – témoigner. Le feu meilleure et pire des choses, miracle divin et malédiction structurale. L'homme cuira sa viande comme son prochain, grâce à lui travaillera le métal ou détruira villes et villages. Grâce à Dieu et à cause d'elle – la Chose Freudienne – il sera donné à l'homme de se réchauffer, comme de se brûler. Ainsi résume Lacan dans ses *Écrits* : « Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir, qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte - prométhéenne - de Freud a été une telle action »⁸.

Il ne faudrait cependant pas trop vite lâcher la main de Prométhée. La petite histoire vaut son détour. Une fois le feu volé aux dieux, Zeus en colère, après s'être dispersé en diverses imprécations des plus néfastes pour l'espèce (c'est la boîte de Pandore), fini par attraper l'auteur du larcin et l'attacher à un rocher, là où un aigle (ou un vautour selon les versions) viendra l'embêter chaque nuit. Notons qu'il ne l'importune pas n'importe comment, puisqu'il lui grignote, précisément, la chose. En l'occurrence des premiers récits du mythe, le foie. Mais dans le vers de Victor Hugo, ce sera le cœur⁹. Dans la Grèce antique, le foie recélait les humeurs des passions humaines, ce qui faisait le feu des sentiments. Il apparaît donc logique qu'à la période Hugolienne, le Dieu pense retrouver son feu, non plus dans le foie, mais plutôt dans le cœur des romantiques. Ce déplacement de l'organe choisi pour régler la dette divine doit nous arrêter. Non seulement, cela met en effet en relief la constitution volage de l'organe sacrifié pour régler la dette, mais du même coup, cette métonymie nous enseigne sur la valeur divine de cet organe changeant au fil du temps, mais toujours *in fine* repris par les

⁷ B. Stiegler a repris le conte parisien de Queneau, « Zazie dans le métro » dans son commentaire sur l'œuvre de Platon (disponible en ligne)

⁸ Lacan, J. Fonction de champs de la parole et du langage, *Écrits*, 1966 p.242.

⁹ « Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans, / Saisit pâle et vivant ce voleur du tonnerre, / Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire / Le clouer, excitant par son rire moqueur / Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur » Hugo, V., *Les Châtiments*, V, XIII, *L'expiation*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p.140.

dieux. Aujourd'hui, à l'époque de la pornographie généralisée, serions-nous capable de déplacer l'organe ailleurs ? Le cerveau ou les génitoires seraient peut-être de bons candidats au titre de ce nouveau *topos* du feu prométhéen.

Si l'on peut filer métonymiquement la localisation organique du feu des hommes, *meilleure et pire des choses*. On peut également filer métonymiquement, les différents avatars métaphoriques de ce feu prométhéen.

L'écriture est peut-être le premier de ces avatars, à la condition de la considérer uniquement sur son versant technique, ce à quoi – c'est l'hypothèse lacanienne – l'écriture ne se réduit pas. Dans un extrait de *Phèdre*, on peut retrouver les mêmes craintes des anciens quant à l'écriture, que celles qui animent nos contemporains par rapport aux technologies d'aujourd'hui. Bernard Stiegler et Caroline Leduc – entre autres – avaient déjà relevé ce passage. Platon y fait dire à Socrate que « [l'écriture] produira l'oubli dans l'âme de ceux qui l'auront appris, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire : mettant, en effet, leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, et non du dedans, grâce à eux-mêmes, qu'ils feront acte de remémoration. [...] ils auront entendu parler de beaucoup de choses, sans avoir reçu d'enseignement, ils sembleront avoir beaucoup de science ; [...] ils se croiront compétents ; insupportables en outre dans leur commerce, parce qu'ils seront devenus des semblants de savants, au lieu d'être des savants »¹⁰. Cette critique de la sophistique n'a rien perdu de son actualité dans nos sociétés d'experts, mais c'est plutôt en ce qu'elle relève le trait de Janus de l'écriture technique que je voudrais aujourd'hui la souligner. À la fois elle permet de constituer le savoir, mais du même mouvement elle le fige, le guidant nécessairement vers son obsolescence « la figure nue de son pouvoir » pour paraphraser Lacan, chose dont a particulièrement bien témoigné l'assomption du numérique dans nos sociétés, en rendant très vite toute innovation, déjà obsolète¹¹.

Repérons quelques autres avatars de ce feu prométhéen, qui peut toujours se réduire d'une manière ou d'une autre à l'écriture d'une jouissance divine : maîtrise du feu comme maîtrise de la lettre, à chaque fois l'objet feu ou lettre échappe virtuellement (c'est-à-dire qu'elle en simule la possibilité) à la maîtrise, à la prise du maître (c'est à la fois le feu prélevé aux dieux et la lettre volée). Parmi ces figures du feu prométhéen,

¹⁰ Platon, *Phèdre*, 274b-275b, Trad Brisson GF p 177-178 cité par Caroline Le Duc dans l'Hedo-Blog de la Cause Freudienne (en accès libre sur les internets)

¹¹ Anders, G. (2002). *L'obsolescence de l'homme: sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (1956). Paris: Éd. de l'Encyclopédie des nuisances.

relevons dans le désordre, inventaire à la Prévert : la bombe atomique, l'imprimerie de Guttemberg, le téléphone mobile, la radio, le Global-Position-System ou GPS, le micro-onde, la machine à vapeur, le moteur à pistons... On passe vite de l'inventaire de Prévert à la *complainte du progrès* de Boris Vian qui chantait : Viens m'embrasser / Et je te donnerai / Un frigidaire / Un joli scoutaire / Un atomivère / Et du Dunlopillo / Une cuisinière / Avec un four en verre / Des tas de couverts / Et des pelles à gâteaux / Une tourniquette / Pour faire la vinaigrette / Un bel aérateur / Pour manger les odeurs / Des draps qui chauffent / Un pistolet à gauffres / Un avion pour deux / Et nous serons heureux »¹². Tout un programme donc : vient m'embrasser et je te donnerai la meilleure et la pire des choses (on a à l'esprit à la fois le destin funeste des « draps qui chauffent » et le charme discret des pelles à gâteaux). Vient m'embrasser et je te donnerai la meilleure et la pire des choses, voilà qui a structure de mythe. Structure de mythe pourquoi ? Parce que la technique en elle-même ressort du mythe. En voulant se donner l'objet pour technique, le sujet n'en tire qu'une promesse, un signifiant. La subtilité est qu'il ne faudrait pas pour autant penser que ce simple petit mot ne soit qu'un petit rien. C'est un petit rien qui à l'occasion peut organiser toute une existence. Il faut là repérer deux choses : l'objet technique d'une part (qu'on pourrait, peut-être, rapprocher du fantasme), qui organise notre réalité, qui oriente nos perceptions (ce que S. Vial met en évidence avec le concept « d'ontophanie numérique »¹³). Et d'autre part, la promesse qui réside en cet objet situé au champ de l'Autre – c'est-à-dire que c'est un objet, un jeu vidéo par exemple, qui n'est pas encore sorti (les meilleurs jeux vidéos sont avant tout ceux qui ne sont pas encore sortis). Ce dont témoigne la promesse, dans ses liens à l'Autre, c'est qu'elle est un gage, *in fine*, de divinité – puisqu'elle convoque le tiers garant de cette promesse ; et c'est sur lui que l'on jure.

Voilà donc peut-être deux plans sur lesquels il serait utile de questionner le problème du numérique : l'appareillage au corps (que j'ai pu développer entre les lignes – pensez au foie de Prométhée) et la promesse qui réside dans cette technique, qui se fait souvent réceptacle du salut promis par l'objet – gadget à l'occasion. D'où ces annonceurs qui nous promettent toujours le salut dans l'objet de consommation, l'objet

¹² Vian, B. *La complainte du progrès*. 1956.

¹³ Vial, S., & Lévy, P. (2013). *L'être et l'écran comment le numérique change la perception*. Presses universitaires de France, Paris.

technologique. Le corps et le divin donc, pour parler du numérique ; le foie et la foi donc. Pour n'en prendre qu'un à la fois, j'enchaîne avec le premier.

Le premier de ces objets techniques, c'est le corps. Le corps non pas support de l'âme, mais le corps que l'homme a. Ou plutôt celui qu'il croit avoir – croyance qui se débîne dans la psychose. Ce corps qu'il croit posséder est son premier dispositif technique. Pourquoi peut-on dire que le corps est un objet technique ? Parce que précisément, le corps pris comme objet échappe à l'homme. Cela signe qu'il lui vient de l'Autre, il en témoigne en ne cessant de vouloir y retourner : le corps fout le camp comme s'était exprimé Lacan¹⁴. Une observation de la vie quotidienne nous le confirme quand l'on constate que dans une proximité certaine avec le corps de l'Autre, l'origine des bruits du corps est à peu près aussi incertaine que celle de la vibration d'un téléphone – à l'occasion on se le demande : c'est toi ou c'est moi ?

Le corps répond à toutes les catégories que j'ai évoquées pour qualifier mythiquement, l'objet dit technique : il nous viendrait de Dieu, qui l'a façonné à son image avec une sorte de gadoue (avant de se faire n'hommer Adam, Adam s'appelle le *Glébeux*, celui qui vient du sol, de la Terre), il échappe à la prise du maître (*cf.* les hystériques de Charcot et compagnie, mais aussi le corps de Joyce) et ce corps peut-être la meilleure et la pire des choses (Luxe, calme et volupté baudelairienne, la bonne santé comme silence des organes suivant la définition de Leriche vs. l'esprit du malade qui se serre comme un étaux autour du trou de la dent cariée (pour à nouveau paraphraser Freud). Incarné pour donner de la chair à mon opposition, ça donnerait Christophe André : la pleine conscience vs. Antonin Artaud, qui lui disait : il y a une chose / qui est quelque chose, / une seule chose / qui soit quelque chose, / et que je sens / à ce que ça veut / SORTIR: / la présence / de ma douleur / de corps, / la présence / menaçante, / jamais lassante / de mon corps».

J'en tire cette conclusion provisoire qui va me servir à articuler mon second point, à savoir qu'étudier lesdites nouvelles technologies revient, par ce détour de la mise au travail de l'objet de la technique, à étudier le corps comme altérité. Après le premier foie donc voici la seconde.

L'hypothèse proposée, c'est qu'en questionnant la manière avec laquelle l'homme habite son corps, nous puissions avoir des pistes de réponse – ou tout du moins des

¹⁴ Lacan, J., & Miller, J.-A. (1973). *Le séminaire de Jacques Lacan*. Paris: Seuil. « son corps fout le camp à tout instant » p.66.

analogies – avec la façon dont l’homme habite le numérique, avec la façon dont il occupe les internets. Sur ce point la réponse de la psychanalyse n’est pas obscure ni opaque, elle ne souffre d’aucun caractère équivoque si ce n’est celui – justement – de le considérer – ce caractère équivoque – comme inhérent à sa structure. Pour la psychanalyse, l’homme habite *son* corps avec *le* langage. L’objet technique est pris dans une structure : celle de sa découverte, celle de ses usages, qui forment des réseaux, des réseaux signifiants. La toile vient enserrer la Chose des internets, qu’on voudrait pouvoir résumé au *Web*, or le *web*, la toile, est elle-même composée d’autres *web*, d’autres toiles. Suivant la logique du catalogue des catalogues qui ne parvient jamais à se contenir lui-même¹⁵, force est de constater que le web ne saurait se contenir tout entier. Ainsi donc, il propose une ouverture, une place vide.

Tout ceci est lisible dans le lexique informatique qui signale d’une part le *hardware*, soit la machine, l’objet technique, le support matériel, et d’autre part, le *software*, le logiciel, l’interface, le langage informatique qu’on appelle « code informatique » ou « code source ». On voit ici les strictes équivalences que nous pouvons tisser entre le lexique informatique et le vocabulaire analytique qui, dans une partie de l’enseignement de Lacan, pouvait trouver à réduire l’Autre à son code. Le fait que la dernière balise de ce code de l’Autre ne cesse pas de ne pas s’écrire amène à réfuter cette réduction en tout. Pas-tout de l’Autre est écrit dans le code. Pas-tout du *software* recouvre le *hardware* ; le corps – même réduit à la machine – échappe. Quelque chose du corps excède le langage, et ce de structure.

Il faut garder à l’esprit que ces calculateurs qui sont devenus nos ordinateurs personnels, ces supports intimes, sont fabriqués de telle sorte à ce qu’ils puissent supporter le ratage, qu’ils puissent *buguer*. Un ordinateur qui marche n’est pas un ordinateur dont le calculateur ne fait pas d’erreurs, mais un ordinateur dont le processeur fait suffisamment peu d’erreurs pour que le dispositif matériel puisse prendre à sa charge cette marche sans dysfonctionner. L’ordinateur ne marche pas, il rate, sans cesse, tout le temps, mais nous donne l’illusion – plus ou moins efficace, mais toujours à parfaire – de la réussite de cette articulation. D’où l’importance qu’il y aurait à troquer le terme de *virtualité* pour celui de *simulation*. Là encore les subjectivités arborent différentes positions face à l’impossible nécessairement rencontré par la machine. Pareil à l’inconscient – au moins sur la face symbolique traduite par Freud –

¹⁵ Lacan dans *l’angoisse* avec l’exemple des 4 gravures manquantes, leçon du 30/1/63.

l'interface proposée par ces nouvelles machines nous donne à habiter un lieu qu'on ne peut approcher qu'avec la structure du langage. Sans la trahir ou la dépasser, le numérique sert la structure de son manque en la réinventant.

La différence entre virtuel et réalité ne doit pas se calquer sur la fausse opposition réel/virtuel¹⁶. La réalité de la simulation doit plutôt nous rappeler à l'aphorisme du Dr Jacques Lacan, qui analysait la réalité comme la trace d'un sujet, trace de sa vérité, qui a, dit-il, toujours structure de fiction.

Les internets sont donc la rencontre entre l'Autre en tant qu'il est toujours simulation d'un Autre, puisqu'il n'ex-siste pas à proprement parler (ou à bien dire) – et la vérité d'un sujet qui est toujours structurée comme une fiction. Dans l'*Web* rien de nouveau alors, mais des nouvelles modalités de suppléments au ratage. Lacan avait démontré que le rapport sexuel n'existait pas, et indiquait que ses représentations (le Ying et le Yang, le mythe Androgyne du *Banquet*) en étaient des mythologies. Aujourd'hui, un célèbre site de rencontre en ligne se nomme lui-même, *Meetic*.

Sans doute également pour éviter cet écueil mythique, vaut-il mieux d'appeler Internet avec un grand « I », les internets avec un petit « i ». En effet : on n'appelle pas « plusieurs chats » « un chat » mais bien plus « des *chats* ». Il faut bien constater en effet qu'il y a plusieurs internets. Vous avez l'internet américain, français, russe, chinois, nord-coréen, qui ne sont pas franchement les mêmes, pour des raisons d'accès et pas seulement de langues. Mais mieux, ou pire, encore, on peut soutenir que cliniquement, chacun a affaire à son internet. Son *personal computer*, son bureau, ses fichiers, sa bibliothèque, son navigateur, sa corbeille, son adresse, ses posts-it, son fond d'écran (syntagme un peu *unheimliche*, qui ne rend pas justice à son original anglo-saxon *wallpaper*, papier-peint). Sur un ordinateur chaque *Un* a son compte, ce qui ne veut cependant pas dire que chaque *Un* le retrouve. Mais la simulation est là pour nous en convaincre. Elle ne voudrait que notre bien. Je vais devoir terminer sur Georges W. Bush, parce qu'il faut rendre à César ce qui lui appartient, et que la légende du net retient que ce serait bien lui à l'origine de cette appellation des internets. En effet, voulant lors d'un discours présidentiel couper court à des bruits, qui de structure ne font que courir, il annonça qu'il avait entendu des rumeurs « *on the internets* »¹⁷ – avec un s. L'expression

¹⁶ Lévy, P. (2001). *Qu'est-ce que le virtuel ?* Paris: Ed. La Découverte.

¹⁷ Cf. la vidéo de l'extrait du discours de G.W. Bush

<http://www.thedailyfrench.fr/2013/02/11/d-ou-vient-l-expression-les-internets>

a été reprise pour le moquer, et l'on se demande désormais s'il n'y avait pas quelques allures prophétiques dans ses dires, comme dans tout lapsus, d'ailleurs. Face à tous ces constats que l'on ne cesse de dresser, à propos de diverses disruptions et autres fractures numériques, le *witz* involontaire de Bush pourrait bien avoir valeur d'interprétation.

Georges W. Bush donc, interprète de notre temps, qui avait promulgué il y a maintenant presque 30 années la *decade of the brain*, décennie du cerveau, bien décidé à mettre une pièce dans la machine du discours de la science. Le mécanisme est bien connu, vous mettez une pièce dans la machine, et vous avez un objet qui tombe du ciel. Le feu de Prométhée, l'invention de l'écriture, ou notre *personal computer*, tous tombés du ciel, à travers les *clouds*. Ils nous tombent dessus, nous écrasent si nous ne parvenons pas à nous en habiller (Lacan parlait de ces objets de la science comme des objets prêt à porter¹⁸, prêt à porter qui venait d'abord qualifier dans son enseignement la logique du fantasme¹⁹). Alors quel avenir pour le corps humain, complètement obsolète dans certains discours scientifiques ? « Ce réel, [...] ça nous, je dis, écrase. Ça fait en réalité plus : ça nous empêche de respirer, ça nous étouffe. »²⁰ annonçait Lacan dans les années 70. Plutôt que sur Georges Bush, terminons donc plutôt avec Lacan, sur une question : l'humain encombré du réel, et finalement écrasé sous son poids, pourrait-il s'éclipser de la scène ? Et si oui, s'il en venait à choir alors, qui regarderait la pièce ?

¹⁸ Lacan, J., Miller, J.-A., & Lacan, J. (1991). *L'envers de la psychanalyse: 1969 - 1970*. Paris: Ed. du Seuil.

¹⁹ Lacan, J. (1966-1967) *Séminaire XIV « Logique du fantasme »* (inédit).

²⁰ Lacan, J. Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, suivie d'une série de questions préparées à l'avance, en vue de cette discussion, et datées du 25 mars 1974. Parue dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 104-147.